



Jean Rosen

La faïence en France du XIII^e au XIX^e siècle Technique et histoire

ARTEHIS Éditions

Chapitre 8. Évolution générale de la production jusqu'en 1780

DOI : 10.4000/books.artehis.24799
Éditeur : ARTEHIS Éditions
Lieu d'édition : Dijon
Année d'édition : 2021
Date de mise en ligne : 8 décembre 2021
Collection : Monographies et Actes de colloques
EAN électronique : 9782958072605



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Référence électronique

ROSEN, Jean. *Chapitre 8. Évolution générale de la production jusqu'en 1780* In : *La faïence en France du XIII^e au XIX^e siècle : Technique et histoire* [en ligne]. Dijon : ARTEHIS Éditions, 2021 (généré le 07 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/artehis/24799>>. ISBN : 9782958072605. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.artehis.24799>.

Ce document a été généré automatiquement le 7 novembre 2023.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Chapitre 8. Évolution générale de la production jusqu'en 1780

Les créations de la première moitié du siècle

- 1 Le nombre des manufactures créées en France au cours de la première moitié du XVIII^e siècle dépasse largement la centaine. Il s'en installe non seulement dans les régions qui n'en possédaient pas encore, mais elles se multiplient également dans les grands centres et alentour. En 1749, Rouen compte treize manufactures, qui possèdent 23 fours (Pottier, 1869, p. 124). À la même date, il y en a onze à Nevers, près d'une dizaine à Marseille et à peu près autant à Moustiers. Lors de la grande exposition de *Faïences françaises*, qui s'est tenue au Grand Palais à Paris en 1980, sur les 41 centres représentés et en excluant les quatre grands cités ci-dessus, les manufactures créées entre 1700 et 1750 constituaient 62 % de l'ensemble.
- 2 Pierre Bousquet fonda la manufacture de Quimper aux environs de 1710¹. Dans le Nord, la fabrique de Febvrier, à Lille, existait déjà depuis quelques années quand Dorez, en 1711, en créa une seconde. Suivront Aire-sur-la-Lys vers 1713, puis Bailleul avant 1717. Saint-Amand-les-Eaux, qui avait vu Nicolas Desmoutiers se lancer vers 1705, accueille la manufacture de Fauquez en 1718. Non loin de là, à Sinceny dans l'Aisne, Jean-Baptiste Fayard, seigneur du lieu, crée un établissement en 1737.
- 3 Dans l'actuel Est de la France, alors divisé en plusieurs régions de statut politique et économique fort différent, et après la tentative du Dijonnais Paul Caussy à Metz, vers 1702-1705, la première manufacture connue est celle de Waly, fondée en 1708 par Leclerc, qui en établira une seconde à Clermont-en-Argonne quatre années plus tard. Toutefois, le véritable départ des manufactures lorraines sera donné en 1711 avec la création de Champigneulle, près de Nancy, par le comte de Fontenoy aidé d'un autre transfuge d'origine dijonnaise, Jacques Chambrette, dont la famille fondera Lunéville vers 1730. Quelques années auparavant, Pexonne et Rangéval possédaient déjà chacune leur faïencerie, créées vers 1720. En Alsace, après la brève aventure de Haguenau en 1695, c'est un Hollandais d'origine espagnole, Charles-François Hannong, qui fonde à Strasbourg, en 1721, la première grande manufacture de cette région avant d'en ouvrir

une autre à Haguenau en 1724. Celle de Badonviller devait également voir le jour en 1724, celle de Niderviller, en terre évêchoise, en 1735 et celle du Bois d'Epense, dite « des Islettes » – fondée par un autre membre de la famille Leclerc –, en 1737. À Vaucouleurs, en 1738, Giraud de Briqueville se lançait également dans l'aventure...

- 4 La Franche-Comté, rattachée à la France depuis 1674, participa également à ce mouvement. Après que le Dijonnais Coste ait fondé la manufacture de la Porte d'Arans à Dole en 1707, apparurent celles de Salins en 1710, de Fontenelay en 1725, de Boulton en 1728, et de Plumont, en 1741. En Bourgogne, Dijon abritait trois fabriques en 1728.
- 5 Dans le grand Centre-Est, où la faïence semble un peu moins présente, on note déjà la fabrique de Pierre Rogé, en 1723, à Lyon ; ville où Joseph Combe, venant de Marseille, fondera également la « Manufacture Royale de fayance » en 1732. La première manufacture des États de la Maison de Savoie est créée à La Forest, près de Chambéry, en 1730. Le faubourg grenoblois de Très-Cloîtres accueille la fabrique de Roux en 1735 ; celle de Joseph Perret, à La Tronche, apparaît vers 1747.
- 6 Dans le sud de la France, on a vu l'importance des grands centres comme Moustiers et Marseille. Jean Thuile nous dit qu'à Montpellier, en 1725, « la Manufacture Royale » d'Ollivier occupe plus de 300 ouvriers². « Les années 1715-1730 sont particulièrement fécondes. Non seulement la manufacture royale travaille à plein rendement, mais les autres ateliers, fort nombreux, sont également prospères » (Thuile, 1962, p. 19). Vers 1728, Moulin fonde une faïencerie au Castellet, près d'Apt.
- 7 Le Sud-Ouest voit une plus grande dispersion des fabriques dans de petits centres qui se développent après la création d'une manufacture à Bordeaux en 1711 avec des ouvriers de Nevers, Montpellier, et Moustiers. En 1720, Toulouse renoue avec la faïence grâce aux Collondre de Montpellier. Samadet est lancée en 1732, Martres-Tolosane en 1734, Auvillar en 1735, Ardu et Marignac en 1737. Plus au Nord, c'est La Rochelle en 1722, Limoges en 1736, Bergerac en 1742. Dans le Centre, sous l'influence nivernaise, on voit apparaître Clermont-Ferrand et Moulins en 1730. On pourrait également citer la création de manufactures dans bien d'autres centres moins connus, comme Nantes en 1734, Mennecy en 1737, Rennes en 1748, ou dans des endroits reculés, sous l'influence de seigneurs locaux, comme Aprey en 1744. Au vu de toutes ces installations simultanées, on comprend aisément que les styles décoratifs majeurs de cette époque aient été exécutés partout de manière identique, et il paraît bien illusoire de vouloir faire des attributions locales précises à l'aide des seules comparaisons stylistiques, même à partir d'une pièce de référence, à supposer que l'on en connaisse une...



Bannette, 38,5 x 24, 5 cm, Rouen, milieu du XVIII^e siècle, coll. part.

Les premières difficultés

- 8 La multiplication et le développement de la métallurgie, de la verrerie et des industries céramiques jusque vers 1730 entraînèrent bientôt un problème de combustible, avec les cortèges de protestations et les mesures qui s'ensuivirent au cours du XVIII^e siècle. L'ordonnance de 1723 stipulait déjà que toute nouvelle affaire sidérurgique ou verrerie devait être soumise à approbation préalable de l'administration des Eaux et Forêts. « En 1723, l'arrêt du conseil du 9 août est applicable aux faïenciers de Nevers comme à la plupart des grandes industries. Cet arrêt interdit à toutes sortes de personnes et à toutes communautés régulières et séculières d'établir à l'avenir aucuns fourneaux, martinets, forges et verreries, sous peine de 3 000 livres d'amende et de démolition des usines. Les onze manufactures de Nevers font alors une consommation de bois très préjudiciable au pays et aux habitants. Défense désormais de créer de nouvelles fabriques, même si l'activité industrielle le permet » (Gueneau, 1919, p. 296). Si la houille commence à faire de timides apparitions – comme dans les forges de la Marine à Cosne-sur-Loire en 1735 – les faïenceries, dans leur immense majorité, resteront fidèles au bois au moins jusqu'à la fin du siècle.
- 9 Dans les grands centres, ce développement anarchique entraîne bientôt une concurrence excessive, et l'extension marque le pas. En 1731, à Rouen, par ordre du Conseil d'État, « des commissaires visitent toutes les fabriques, constatent scrupuleusement la fabrication de chaque maître, se font donner des échantillons et dressent un état, qui a toujours depuis servi de règle et de pièce fondamentale aux faïenciers pour établir le nombre et la grandeur fixe des fours que chaque maître a le droit d'avoir, et la nature de la fabrication à laquelle ils sont destinés, sans pouvoir innover. Cet arrêt, par cela seul qu'il fixait le nombre des fours, déterminait également le nombre des fabricants. Depuis cette époque, en effet, jusque vers 1770, aucune nouvelle fabrique ne fut créée » (Pottier, 1986, p. 22). C'est ainsi qu'en 1734, le Sr

Guillaume Heugue, ayant agrandi son four, est obligé, par ordre du Conseil, de le démolir pour le reconstruire conformément au tableau. De même, alors que plusieurs faïenceries de Nevers connaissent des difficultés, en 1743, à la suite d'une requête des faïenciers eux-mêmes, un arrêté royal rendu à Versailles fixe que « nos amez les Entrepreneurs des manufactures de fayences à Nevers nous ont très humblement fait exposer que le prix de leurs fayences diminue journellement, et que le débit en devient de plus en plus difficile, malgré les crédits qu'ils font pour le faciliter, tandis que le prix des bois qu'ils consomment pour la fabrication de leurs ouvrages est augmenté du double depuis environ quinze années, en sorte que si, dans de pareilles circonstances, il s'établissait de nouvelles manufactures, ils se verraient dans peu hors d'état de soutenir les leurs, et que leur commerce serait bientôt anéanti [...] le nombre des fayenceries dans la ville de Nevers et la province de Nivernois sera et demeurera fixé [...] à celui de onze qui subsistent actuellement dans lad. ville [...] et nous avons fait déffense d'en établir à l'avenir de nouvelles, ni même d'en rétablir sous quelque prétexte que ce puisse être celles desd. onze fayenceries, qui pourroient tomber à l'avenir, jusqu'à ce que le nombre en soit réduit à huit seulement » (Montagnon, 1987, p. 15). À l'époque de la guerre de Succession d'Autriche, de 1741 à 1748, on constate ainsi une crise latente due à la conjonction de plusieurs facteurs : l'augmentation du prix des bois, qui a doublé de 1730 à 1745, alors que celui de la faïence stagne et que le débit en devient difficile étant donné la concurrence des nouvelles fabriques qui s'installent un peu partout. En 1744, la crainte de rareté des bois réimpose le système des concessions. En 1752, un intendant du commerce déclare que « les manufactures se sont tellement multipliées, qu'il est absolument impossible qu'elles ne se nuisent pas les unes les autres » (Gueneau, 1919, p. 299). En 1753 à Rouen, l'ordonnance de M. de la Bourdonnaye, intendant de la généralité, fixe le prix des ouvrages des ouvriers peintres et tourneurs en faïence des treize manufactures de Saint-Sever et consacre, pour la première fois, une réduction des salaires (Pottier, 1986, p. 28).

La reprise jusqu'en 1780

- 10 De 1760 à 1780, l'industrie française dans son ensemble connaît une modernisation spectaculaire et un taux de croissance remarquable. L'exemple particulier de la faïence stannifère reflète tout à fait cette tendance. Si les grands centres connaissent des problèmes, il n'en va pas de même dans les provinces où de petites unités s'installent pour se lancer à la conquête d'un marché régional. « L'expansion s'est fondée sur l'intégration des marchés et la spécialisation régionale, qui ont permis aux produits de l'industrie de mieux répondre à une demande stimulée, ceci sans transformations technologiques importantes et fortes accumulations de capital », souligne David Weir. Dans le domaine de la faïence, malgré la conjoncture économique, le rythme des créations ne ralentit pas. Rennes en 1748, Saint-Omer en 1749, Sceaux en 1750 voient se créer des manufactures. Vers la fin de l'année 1752, dans la Puisaye, en plein pays potier, la fabrique d'Arthé voit le jour. À La Tour d'Aigues, dans le Vaucluse, le baron de Bruny établit une faïencerie près de son château en 1756. En 1757, Jacques Chambrette, déjà propriétaire à Lunéville, fonde la manufacture de Saint-Clément, promise à un brillant avenir. En 1760, le baron de Meillonas, dans l'Ain, fait appel au franc-comtois Gautherot pour lancer sa manufacture. En 1765, le marquis de Louvois-Courtanvaux installe la faïencerie d'Ancy-le-Franc, mère des fabriques de la Bourgogne auxerroise. En outre, après les succès de Strasbourg, la production de faïences cuites *au réverbère*,

qui se généralise à partir des années 1760, est l'occasion d'un nouvel essor commercial pour un bon nombre de fabriques, non seulement dans tout l'Est de la France, comme à Niderviller et à Lunéville, mais également dans des manufactures comme Sceaux, Marseille, Aprey, ou Meillonas.

- 11 Globalement, pour les grands centres faïenciers, une nouvelle ère de prospérité, stimulée par une consommation en forte expansion et favorisée par la déréglementation généralisée, devait s'installer vers la fin des années 1750 pour durer jusque vers 1780. Les premiers signes apparurent dans l'intervalle entre la guerre de Succession d'Autriche et celle de Sept Ans. À Nevers, le nombre des manufactures est porté à douze en 1755, signe du retour d'une certaine activité commerciale. À cette époque, la faïence de Nevers est très demandée : elle a en outre la réputation d'être la moins chère de France (Gueneau, 1919, p. 316). De même, à Rouen, une ordonnance de 1757 donne « liberté entière aux entrepreneurs d'employer des ouvriers à leur choix, de fixer les salaires de gré à gré, d'établir de nouveaux fours et de fonder de nouveaux établissements, à condition de n'y consommer que du charbon de terre ou de la tourbe ».
- 12 Comme preuve de ce regain d'activité, on a souvent évoqué l'édit somptuaire de 1759 ordonnant la fonte de la vaisselle de métal précieux appartenant à la grande noblesse de Cour pour payer les frais de guerre de Louis XV – édit que l'on confond parfois avec ceux de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle dont il a déjà été question. Certes, Barbier, dans sa *Chronique de la Régence*, brosse un tableau de mœurs qui nous permet d'apprécier cet engouement pour la faïence : « Les princes, les plus gros seigneurs, et les gens en dignité seront réduits à manger sur de la vaisselle de faïence. Cette aventure [...] va enrichir toutes les manufactures de faïence et de porcelaine. Il y a depuis dix ou douze jours un grand concours de carrosses à un grand magasin de faïences, plus ou moins recherchées, sur le quai de la porte saint-Bernard, au-dessus des miramionnes³. J'y allai le 30 octobre acheter des plats, et assiettes, et jattes, comme les autres. Le ministre de Paris y étoit avec M. Bertin de Jumillac frère de M. le lieutenant général de police » (Barbier, 1761, t. 7, p. 201). En fait, à lui seul, cet événement souligna plus une mode déjà bien établie qu'il ne bouleversa les habitudes. L'intendant du commerce de Cotte, de passage à Nevers en 1762, note que « la fonte de la vaisselle avait vidé leurs magasins, mais cela n'a été qu'un bénéfice momentané ». À la suite de la Guerre de Sept Ans, la perte du Canada prive les faïenciers français d'un débouché appréciable : l'intendant de Cotte signale que « la manufacture de faïence de Nevers souffre beaucoup de l'interruption du commerce avec les colonies où était leur principal débouché » (Thuillier, 1966, p. 167). Mais le commerce intérieur est prospère et Marjatta Taburet note que « l'année 1763 fut pourtant une bonne année pour les faïenciers. Pendant la guerre, ils avaient gardé leur marchandise dans les magasins, et lorsqu'à la fin de cette guerre le commerce reprit, la prospérité revint rapidement » (Taburet, 1981, p. 109). En 1768, on assure que les manufactures de Rouen « pourraient suffire à la fourniture de tout le Royaume » (Pottier, 1986, p. 29). En 1786, elles sont au faite de leur activité : on en compte dix-sept ou dix-huit, qui occupent douze cents personnes, et l'exportation est à son comble (*ibid.*, p. 16). En 1778, à Nevers, les manufacturiers sont obligés de reconnaître que « pendant les trois dernières années de la paix, il est vrai que ce commerce était monté à un degré de faveur, auquel raisonnablement on ne pouvait pas s'attendre ». Un certain David a même l'ambition de créer une treizième manufacture, prétextant que « depuis environ dix ans, les

marchands n'ont pu avoir que la moitié de ce qu'ils auraient désiré, ayant même été obligés de ramasser dans toutes les manufactures ce qu'il y avait, à peine leur donnaient-ils le temps de cuire, et être obligés de rester plus de quinze jours pour faire leurs chargements » (Thuillier, 1966, p. 167). Rouen, en 1786, semble au faite de son activité : on compte dix-sept ou dix-huit manufactures, qui occupent 1 200 personnes, et l'exportation est à son comble (Pottier, 1986, p. 16).

- 13 Si les bourgeois, commerçants et artisans constituent l'essentiel de la clientèle, chez les gens plus modestes, on en achète moins souvent et on la considère comme un bien plus précieux qui ne sert que dans les grandes occasions. Jusque vers la fin du XVIII^e siècle, dans la classe moyenne, la faïence semble être un produit de consommation relativement courante, mais pas forcément d'utilisation quotidienne. À Meillonas, en 1790, Charles Etienne Jacquet, laboureur aux Tupinières, proche parent des frères Jacquet, tourneurs à la faïencerie, possède « un vaisselier avec sa crédence garnie de trente-quatre pièces de fayance », et « un mortier de fayance avec son pilon en buy » (Rosen, 1993 / 1). La comparaison avec Grenoble est éloquent : « Dans les milieux plus modestes, (artisans, paysans), on ne trouve plus de pièces de forme, mais seulement des assiettes bien en évidence sur un vaisselier en bois blanc. Les travailleurs de la terre possèdent également ce dressoir ou vaisselier avec quelques faïences, mais, si l'on excepte un laboureur qui en a 27, les autres, fermier, vigneron, en comptent moins d'une dizaine » (Bosso, 1980, p. 50).
- 14 Mais avec le non-respect de plus en plus fréquent des privilèges réservés aux manufactures royales, la libre fabrication progressive de tous les types de céramique, y compris la porcelaine polychrome, est encore favorisée par la découverte du kaolin à Saint-Yriex en 1768-1769, suivie de la multiplication des fabriques de porcelaine dure. Vers la fin des années 1770, de nombreux centres continuent à prospérer, mais la situation générale de l'économie, qui rentre dans une phase dépressionnaire, se dégrade peu à peu. Strasbourg ferme en 1784. À Lunéville, Loyal ne peut empêcher la faillite en 1785. Une certaine reprise se manifeste de 1782 à 1786, période pendant laquelle les chiffres d'affaires des foires atteignent des records, mais bientôt, dans tout le royaume, la tendance générale de la production industrielle est à la baisse, les prix sont partout en pleine retraite, l'industrie dépérit, la production stagne ou recule. A Bergerac, en mai 1789, le subdélégué mentionne les trois faïenceries prospères au XVIII^e siècle, « qui ne sont plus rien ou presque rien, et que les fabricans seront forcés de les abandonner » (Lacombe, 1989, p. 43). La crise de 1787 devait frapper une économie en pleine récession.



Assiette, Ø 25 cm, Strasbourg, J. Hannong, c. 1770, musée de Sainte-Menehould

NOTES

1. Et non pas son père Jean-Baptiste en 1690, comme on l'a longtemps cru. Voir Hubaudière C. de la, *Quel tricentenaire ?*, Argentan, 1996, et Hubaudière C. de la et Soudée Lacombe C., *L'Art de la Fayence des Caussy, faïenciers à Rouen et Quimper au XVII^e siècle*, éd. Lilou, 2007.
2. Voir *Montpellier, terre de faïences*, 2012, *op. cit.*
3. Le couvent de la Congrégation des Filles de Sainte Geneviève à Paris.